JAB 1000 Lausanne 9

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ?
Frs 25.– au CCP 10–220 94–5

L^A D^ISTINCTION

Sociale — Politique — Littéraire
Artistique — Culturelle — Culinaire

72

19 juin 1999
paraît six fois par an
douzième année

«Strč prst skrz krk!»
(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

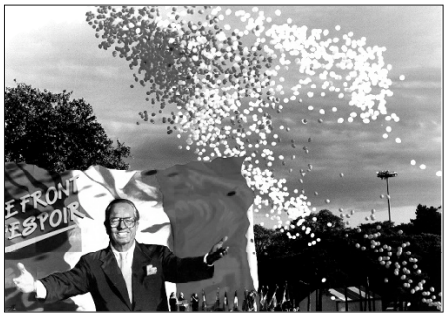
Pourvu que ça dure...

Mourante la bête, mort le venin?

DANS une de ses étranges chroniques du *Monde*, qui semblent destinées à démontrer à toute la francophonie que la Suisse romande se trouve, noyée dans les brumes, quelque part du côté de la planète Sirius, Christophe Gallaz découvrait l'an passé (1) le Front national. Tardif mais louable effort. Dans son style de laborantin-photographe, plein d'imprégnations, de révélateurs, de fixatifs, de focales et d'objectifs, notre David Hamilton de la plume apportait aux lecteurs de la presse du soir datée du lendemain des révélations accablantes sur les origines du lepénisme (2): *«l'Hexagone est devenu le berceau mondialement allégué des Lumières, de la Révolution, des droits de l'homme, de la gastronomie, de la nouvelle vague en matière de cinéma, d'Yves Saint-Laurent, du champagne, des fromages et du foie gras.»* Ajoutons, pour faire bon poids, Astérix et la résistance au GATT, à l'OMC ou à L'AMI, et voilà pourquoi la fille aînée de l'Église est muette: *«…le fantasme de préservation qui règne en France (…) a permis à Jean-Marie Le Pen, dès sa première apparition dans l'enceinte publique, d'y rayonner d'une façon quasiment naturelle. Ses thèses s'y sont déployées sans le moindre obstacle réel…»*

Outre qu'attribuer un *«rayonnement naturel dès sa première apparition publique»* à un agitateur qui milita des décennies durant dans l'ombre des groupuscules témoigne d'une méconnaissance absolue de l'histoire de l'extrême droite, qui oserait encore jouer les penseurs en expliquant le nazisme par la bière et les culottes de peau bavaroises? (3)

N'en déplaise à notre chroniqueur lausannois, décidément pété à l'hyposulfite, la question qui se pose n'est pas de savoir si tout est dans tout au royaume de France, mais bien de chercher à comprendre la longue montée électorale du Front. Dans cette optique, on ne saurait que recommander la lecture des quelques livres qui suivent.



«Le front national est le dernier parti à croire à la politique.» (P.-A. Taguieff)

L. de Saint Affrique & J.-G. Fredet
Dans l'ombre de Le Pen
Hachette, janvier 1998, 260 p., Frs 34.50

Les confessions d'un insider

L'interminable interview de magazine transformée en bouquin qu'est le témoignage de Lorrain de Saint Affrique (ce n'est pas un nom, c'est un programme politique!) démontre à l'envi la multiplicité des passerelles qui existent depuis quinze ans entre Le Pen et la droite classique. Le renégat-témoin, à qui curieusement un rédacteur du *Nouvel Obs* sert de clown blanc, passa lui-même par l'UDF parisienne avant d'officier comme conseiller en communication auprès du plus célèbre borgne du monde après le capitaine Crochet. Pour lui, Le Pen est un étudiant en droit attardé, fêtard et malicieux, qui ne croit guère à ce qu'il dit et ne s'agite que pour maintenir son fonds de commerce aux alentours des 15 % qui lui assurent confort et notoriété sans que ses adversaires ressentent le besoin de le torpiller sur son point faible –ses revenus douteux– comme cela fut fait pour Bernard Tapie.

Ce portrait, complètement dépolitisé, d'un président du Front national en cynique habile à pratiquer l'«autodiabolisation» dans le but d'occuper toujours le devant de la scène médiatique sert surtout à lui opposer le méchant absolu: Bruno Mégret, qui fut à l'origine de la mise à l'écart de Saint Affrique. Le «Petit Rat» de Catherine, nabot sans idées et sans talent, est décrit comme le vampire qui sort directement du tombeau du nazisme et veut sucer la droite en s'alliant à elle. À lire à titre strictement documentaire, car, en ce qui concerne le fond, disons –pour éviter le fameux cliché raciste– que ce livre ressemble à un combat de chemises noires au fond de l'anus de la bête immonde.

Guy Konopnicki
Manuel de survie au Front
Mille et une Nuits. janvier 1998, 75 p., Frs 3.40

Tout ce qui est national est nôtre

Guy Konopnicki (Konop pour les lecteurs de polars), allègre chroniqueur à France-Culture, a torché un «petit livre» à dix FF, *Manuel de survie au Front*. Assez d'études sociologiques, d'analyses poli-

(suite en page 4)

(Annonce)

Fiches & Swiss

Discussion sur la police politique en Suisse
avec
Hans-Ulrich Jost, historien
et Daniel de Roulet, écrivain

Le samedi 26 juin, à 11h00

Débat animé par Géraldine Savary, journaliste
à la librairie Basta!, Petit-Rocher 4, Lausanne

Dernières parutions:

Hans-Ulrich Jost
Le salaire des neutres
Denoël, 1999

Daniel de Roulet
Gris-bleu
Seuil, 1999

L^A D^ISTINCTION

Publication bimestrielle de l'Institut pour la Promotion de la Distinction
case postale 465
1000 Lausanne 9
•
Y-mêle:
La.Distinction@bluewin.ch
Vouèbe:
www.imaginer.ch/Distinction/
•
Abonnement: Frs 25.– au CCP 10–22094–5
Prix au numéro:
Suisse: 4.35 francs
France: 18.25 francs
Belgique: 99 francs
Europe hors-CH: 2.60 €
Collaborèrent à ce numéro:
Minna Bona
Jean-Frédéric Bonzon
Théo Dufilo
Maud Luisier
Gil Meyer
Henry Meyer
Fabien Maccabeu
Lucien Mourvèdre
Jacques Mulethaler
Marcelle Rey-Gamay
Laurent Sambo
Cédric Suillot
Jean-Pierre Tabin

«C'est avec la langue que vous mettez les pieds dans le plat.»
Claude Froidevaux, journaliste s'adressant à Anne Diserens, délégüée à l'Égalité de la Ville de Lausanne, supra RSR1-La Première, 22 janvier 1999, entre 18h20 et 19h00

«Le tout est autant une partie de la partie que la partie est une partie du tout. Non seulement la partie, mais le tout est relatif.»
Jean-Yves Pidoux, sociologue relatif, in *Domaine public*, 25 février 1999

«Il y a beaucoup de buveurs d'eau à la radio suisse romande, contrairement aux fausses rumeurs qui circulent.»
Yvan Frésard, double négateur, supra RSR1-La Première, 14 février 1999, vers 12h10

«Je ne vais pas m'étendre ici sur le fond de cette table ronde.»
Erik Grobet, socialiste genevois, in *Le Courrier*, 2 octobre 1998

«Existe-t-il un terreau plus fertile qu'une cp, au sein de laquelle le sgtm cherchera à grandir et à s'oublier soi-même ?»
Henri Chambaz, sgtm lui-même, in *Notre armée de milice*, octobre 1998

«En s'adressant ainsi à celle qui avait déposé plainte pour avoir été violée par son époux et qui venait de la retirer, le président du Tribunal de Morges entendait souligner que cette issue était peut-être la meilleure...»
Michel Perrin, virtuose du pronom, in *24 Heures*, 5 mars 1999

«Pour pallier quelques défections imprompptues, Krüger avait rameuté Giani, Gazzaroli et Kessler. Le dernier aurait répondu par une feinte de non-recevoir.»
Christian Despont, à Poprad, in *24 Heures*, 18 décembre 1998

«Difficile de déterminer l'espèce d'un peuplier, les Celtes eux-mêmes y perdaient leur latin.»
Barbara Fournier, polyglotte antique, in *Polyrama-EPFL*, août 1998

«Alors ce soir ce sont les indécis qui ont fait la décision.»
Claudine Assad, lors du vote à Moutier, supra TSR1 spécial votations, 19 novembre 1998, vers 18h25

«Vue de la Chine, la Suisse est une partie de l'Europe.»
Pascal Couchepin, conseiller enfin fédéral, supra TSR1, 27 mars 1999, vers 19h40

«Il faut que nous donnions de notre Armée une image jeune, moderne et dynamique. Par nos apparitions publiques, nous devons participer activement au rangement des vieux clichés poussiéreux, au lieu de nous contenter de remettre une couche de ciment pardessus.»
Werner Frei, lieutenant-colonel, in *Armée du Salut information interne*, février 1999

(Publicité)

Une coopérative autogérée, alternative.
Une librairie indépendante, spécialisée en sciences sociales et ouverte sur d'autres domaines.
Un service efficace et rapide.
Un rabais de 10% aux étudiants et de 5% à ses coopérateurs.

LIBRAIRIE BASTA! Petit-Rocher 4, 1003 Lausanne, Tél./fax: 625 52 34 / E-mail: basta@vtx.ch
Ouvertures: LU 13h30-18h30; MA-VE 9h00-12h30, 13h30-18h30; SA 9h00-16h00
Librairie Basta! - Dorigny, BFSH 2, 1015 Lausanne, Tél./fax/répondeur 691 39 37
Ouvertures: du lundi au vendredi, de 8h30 à 17h30

Viens, femme, te rasseoir sur le banc...

Courrier des lecteurs

Quel lamentable laisser-aller! Quel mépris pour les lecteurs!

Depuis des années –et selon nos calculs pour longtemps encore– le plat de résistance de *La Distinction*, c'est le feuilleton de la page 8 où Minna Bona livre les succulentes pages de son Journal d'Afghanistan (qu'on s'étonne, par ailleurs, de ne pas être encore couronné par le Prix Goncourt).

Nombreux en effet sont les lecteurs qui dévorent avec frénésie les notes juteuses, les commentaires mijotés, les remarques gratinées de notre MSF. Nous étions habitués, à chaque journée relatée, à sentir la première colique d'une diarrhée vers midi et à dégueuler vers le soir ou dans la nuit.

Quelle déception depuis quelques numéros! Petit à petit, au cours des pages, la chiasse se tarit pour n'apparaître que tous les deux jours et, pour ne pas être en reste, voilà qu'on ne vomit plus que trois ou quatre fois par semaine. J'en restais personnellement sur ma faim, songeant à un répit passager, mais le comble, la triclée qui fait déborder le pot de chambre, c'est le dernier numéro (du 13 février 1999). Pas la moindre vomissure à se mettre sous la dent, pas la plus petite giclée d'une courante imprévisible

De qui se moque-t-on! Nous payons un abonnement plus que dispendieux et sommes en droit d'attendre que les Valeurs, les Traditions et j'ose le dire l'Histoire soient respectées! On commence par saper les bases de ce journal que sont la chiasse et le dégueulon. Et après? hein? où s'arrêtera-t-on? À quoi vont s'attaquer les iconoclastes? Au delamure? Au pis-doux? Sans repères et sans traditions, le Pays sera vite foutu.

Un lecteur au nom de plusieurs

G. Gerber,
en Aubonne

Déçue et peinée

J'ai lu avec indignation le supplément lausannois inséré dans la dernière *Distinction*. La plupart du temps je lis avec plaisir vos articles littéraires. Il me sont d'un grand secours quand je pars en voyages d'affaires. Lorsque je vais à Nagano, je privilégie les ouvrages proposés par JPT: ils sont plus longs; quand je vais à Sion, je lis les critiques de CP –dont d'ailleurs je regrette l'absence, est-elle momentanée?

Mais quelle ne fut ma déception de vous voir vous abaisser à cette exercice si déshonorant de pasticher le magnifique journal de la ville de Lausanne, un journal que toute la population lausannoise apprécie et attend avec une impatience grandissante. A l'exception des mal-voyants, je l'avoue, qui ont peine à lire en noir et rouge.

Je fus peinée de voir avec quelle ironie vous traitez monsieur Samaranch, un homme qui fait tout pour s'intégrer à cette ville, qui préfère acheter des poireaux du pays plutôt que des fraises espagnoles. En vous moquant de son léger défaut de prononciation, ce sont des années d'efforts que vous foulez de vos pieds méprisants. C'est désobligeant pour monsieur Samaranch et c'est un affront pour toute la communauté espagnole. Essayez donc de dire Pepe Carvalho en langue originale! Et valayez debant botre paillasson, oh corazon.

Comme conseillère communale, je ne manquerai pas de réagir pour stopper la vente de ce honteux pastiche, qui porte atteinte à l'intégrité, déjà très atteinte de nos édiles. J'en ai d'ailleurs parlé à monsieur Métraux, qui entre deux avions et un cocktail m'a promis d'envoyer trois cars de flics ainsi que deux équipes de triathlon afin de saisir les exemplaires incriminés ci-dessus.

Pour la gauche au pouvoir et qui entend le rester,

Angèle Muri-Maurer,
à Lausanne

Avis d'expert

J'ai, Mesdames et Messieurs, assez goûté le pastiche du Journal Communal lausannois. Je voudrais toutefois reprocher à ses auteurs une faute de goût phonétique. Ils ont, dans le titre du périodique en question, remplacé le terme «Capitale» de «Lausanne Capitale Olympique» par le terme «Corruption». Je trouve que cela ne sonne pas très bien. Les rédacteurs concernés ne sont manifestement pas rompus à l'analyse phonologique; sinon, ils se seraient rendu compte que l'aspect rugueux et rocailleux du /r/ est tout à fait contraire à la liquidité gouleyante du /l/ ; ils auraient également aperçu que, à moins d'une très grave distorsion sonore, les voyelles /a/ /i/ /a/ ne peuvent pas être remplacées par /o/\u/i/ö/.

Mon imagination n'est pas aussi déliée que la leur, mais je me permets une suggestion de pur technicien: d'un point de vue (si je puis dire) sonore, le terme «calamité» aurait été meilleur que celui qui a été retenu en définitive: «Lausanne, calamité olympique»; c'est assez joli, vous ne trouvez pas? Et même si la plosive /p/ manque, c'est à la fois auditivement proche de l'original et cependant décalé juste ce qu'il faut, dans le registre sémantique.

Sidon Bellivey, phonologue,
au Grand Paradigme (VS)

Le silence prudent dont les journaux lausannois (à la louable exception d'un hebdomadaire dénué de publicité et proche du parti à la rose) ont entouré le *Journal comme la Lune* n'est pas parvenu à empêcher totalement sa diffusion. On le devine ici dans la main d'un membre éminent du législatif de la ville aux cinq anneaux (à gauche sur l'image, mais à droite sur le spectre politique). Nous rappelons à nos lecteurs qu'ils peuvent obtenir gratuitement des tirés à part de ce pastiche à diffuser auprès de leurs proches.

Chronique de l'excitation lexicale

Minute métonymique de silence

COMMENT, dans une rubrique supposée être légère, dire adieu à un ami? Dans *Les Mots*, Sartre parle de sa grand-mère, de la hantise qu'elle a de ne peser en rien, qui s'exprime dans ces vers continuellement cités: *«Glissons mortels, n'appuyons pas!»* Tel est le destin un peu mièvre de ces colonnes, à leur manière légèrement pédante et inconsistante.

La toute fin des *Mots* figurait en épigraphe de l'avis mortuaire de Gilbert Musy. *«Tout un homme, fait de tous les hommes et qui les vaut tous, et que vaut n'importe qui»*, il a voulu nous rendre sa mort légère; non par pudibonderie bourgeoise, mais par générosité.

Son enterrement, dans la splendeur du printemps, nous a rappelé sans appuyer qu'il était, littéralement et à tous les sens du terme, un bon vivant. Un homme qui fut frappé par la beauté et par l'injustice du monde, et qui ne s'en tint pas là: qui s'engagea en paroles et en actes, en colère et en ironie.

Je me souviens d'un long voyage en voiture, en Suisse allemande. Dans un grand raout de musiciens et de poètes, je devais dire un texte de lui, léger, amoureux, et grave aussi: il y parlait de sa première rencontre avec celle qu'il aimait.

Nous avions mangé à Zurich, puis nous étions rentrés dans la nuit. Il était fatigué et avait voulu que je conduise. J'avais accepté un peu à la légère, et me souviens m'être, pour la seule fois de ma vie, endormi au volant –quelques fractions de seconde dont je m'étais réveillé, en sursaut, épouvanté; cette peur m'avait ensuite permis de tenir jusqu'à l'arrivée. Je me dis aujourd'hui que nous aurions pu mourir là tous deux, bien avant qu'une odieuse maladie ne l'emporte.

Et puis je regretterai toujours d'avoir été, une fois encore, trop léger, la dernière fois que je l'ai vu: c'était dans un restaurant, il était là pour obligations politiques, entouré de notables; ma gêne m'avait retenu de faire irruption parmi ces officiels, et je ne suis pas allé lui dire bonjour –ç'aurait été un dernier bonjour.

Nous ne nous reverrons pas. Et pourtant, borné, léger, inconséquent, je ne peux dire que «au revoir». Au corps qui repose dans la verte campagne et qui bientôt ne fera plus qu'un avec la terre, je ne puis que souhaiter: «Sit tibi terra levis!»

« Die Kunst ist leicht, das Leben ist schwer» –und der Tod? Bien plus finement que les poseurs qui allèguent que l'être est insoutenablement léger, Gilbert Musy avait dit la tension entre sagesse et existence:

«Léger
Je ferais le trajet
Si je me souvenais
Que je ne serai rien
Ce soir encore
Ou dès demain
Léger
Je ferais le trajet
Si je me souvenais
Du silence immuable
Qu'oppose à tous mes cris
Un monde indéchiffrable
Léger
Je ferais le trajet
Si je me souvenais
Que toute vie s'achève
Avant d'être finie
Qu'elle soit longue ou brève.»

T. D.

Les apocryphes

Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre ou d'une création, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore.

Ce feuilleton sème l'effroi et la consternation depuis plusieurs années chez les libraires, les enseignants et les journalistes. Nous le poursuivons donc.

Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescriptible d'écrire la critique d'un ouvrage inexistant.

Dans notre dernière édition, le pamphlet du pseudo-Flavius, *Contre Genève*, était un faux, destiné à torpiller dans l'œuf le projet grandiose et visionnaire d'union des cantons réformés, endettés et lémaniques.

LES ÉLUS LUS (XLIV)

Pile ou face?

Depuis quelques jours, à la suite d'informations parues dans les médias, la population du village s'interroge et s'inquiète au sujet de l'accueil éventuel sur le territoire communal de réfugiés en provenance du Kosovo. Afin de couper court aux nombreuses rumeurs qui circulent, nous vous adressons la présente notice explicative en envoi «tous-ménages».

Obligation de l'accueil

L'accueil de réfugiés à Bercher n'est pas dû à une quelconque initiative municipale, mais résulte d'une obligation décrétée le 12 avril par un arrêté du Conseil d'État, arrêté qui impose aux communes la mise à disposition à cet effet de leurs abris communaux de protection civile (PCi). Les abris privés ne sont en aucun cas réquisitionnés.

Dates

Notre commune se trouve parmi les nombreuses qui sont en quatrième et dernière priorité. Nous avons pu obtenir de conserver la location de notre abri PCi, comme prévu, pour le cours de répétition d'une compagnie du Génie, du 14 juin au 9 juillet. Les premiers réfugiés ne pourraient dès lors arriver que quelques jours plus tard, soit vers la mi-juillet.

Coûts

Il va de soi que la commune n'aura à supporter aucun frais lié à l'accueil de réfugiés, l'entier des frais, y compris ceux occasionnés par le fonctionnement de l'abri PCi (chauffage, électricité, etc.) étant payés par la FAREAS, organisme subventionné par la Confédération. Les coûts de la mise sur pied de la protection civile sont, eux, pris en charge comme d'habitude par la Confédération et le Canton.

Nombre

Lors des premières informations reçues, il y a une dizaine de jours, il était prévu de recevoir quelque 200 personnes dans le district, soit une soixantaine pour notre commune. Cette situation convenait à la Municipalité, tant en ce qui concerne les possibilités de l'abri communal (plus de 600 places au total), que de la grandeur du village. Il est actuellement envisagé de regrouper ces 200 personnes à Bercher, ce qui, de notre point de vue, est totalement inadmissible. Nous avons la ferme intention de revenir au premier nombre cité. En tout état de cause, la Confédération ayant décidé de limiter fortement le nombre de personnes accueillies en Suisse, un total maximum est actuellement peu vraisemblable.

Depuis quelques jours, la population du village s'interroge et s'inquiète au sujet du refus éventuel d'accueillir sur le territoire communal des réfugiés en provenance du Kosovo. Afin de rassurer les citoyens qui craignent un manque d'engagement de la part de la Municipalité, nous vous adressons la présente notice explicative en envoi «tous-ménages».

Offre d'accueil

Conscients dès le début du devoir humanitaire des citoyens d'un pays épargné par les guerres et certains du soutien d'une population compatissante, nous avons écrit au Conseil d'État le 12 avril déjà pour exprimer le désir de notre communauté d'accueillir des réfugiés dans notre abri de protection civile. (Inutile de préciser que les particuliers qui souhaiteront apporter une aide plus personnelle en mettant à disposition une chambre indépendante ou un abri bien aménagé seront vivement encouragés. Ils pourront héberger une mère et son enfant, par exemple.)

Urgence

Nous avons annulé la location de notre abri PCi par l'armée en faisant valoir qu'il en va de la survie même de notre pays d'assumer sa vocation de terre d'accueil et de démontrer par l'exemple que les humains, quelles que soient leurs différences, peuvent vivre en bonne entente. Les premiers réfugiés pourront donc être accueillis sans délai.

Soutien de la Commune

Comme l'entier des frais pour l'accueil des réfugiés est assumé par la Confédération et le Canton, nous nous engageons à coordonner et à soutenir toutes les bonnes volontés qui ne manqueront pas de se manifester pour organiser les loisirs des réfugiés, notamment en les associant à la vie du village, ceci afin qu'ils reprennent confiance en l'humanité et qu'ils gardent un bon souvenir de leur séjour chez nous.

Disponibilité

Bien que notre abri compte 600 places, il se peut que nous n'ayons droit qu'à une soixantaine de personnes. Nous tenons à préciser que nous ne serions pour rien dans une éventuelle sous-occupation des locaux, d'origine purement administrative. Nous en profitons pour affirmer que nous ne craindrons pas de critiquer publiquement la Confédération si elle est amenée à pratiquer une politique d'asile mesquine et indigne de la volonté de solidarité de la population suisse.

Viens, femme, te rasseoir sur le banc...

Faire flèche de tout bois

MICHEL Le Bris, au travers des éditions Phébus, poursuit inlassablement sa croisade en faveur de la redécouverte de RLS. Cette fois, c'est *«peut-être le plus étrange des livres d'aventures jamais écrit»* qui, après *Les Nouvelles Mille et une Nuits*, connaît les honneurs d'une réédition, modernisée par un petit toilettage de la traduction. Paru en 1883 dans le *Young Folks* sous forme de feuilleton, il fit le désespoir des amis de l'auteur, qui tentaient par tous les moyens, après le faux pas de *L'Île au trésor*, de le conduire sur des voies d'écriture plus sérieuses, nom d'une pipe.

L'histoire se passe durant la Guerre des Deux-Roses (1455-1485). Dick Shelton, jeune dadais qui n'aspire qu'à se battre, devra choisir son camp entre Lancastre et York et pour cela découvrir d'abord son propre secret de famille… Après moult baffes psychologiques, il verra qu'il est moins fait pour la guerre et la fortune que pour l'amour et la modestie.

Le bonheur de lire ce livre, outre le fait qu'on y est toujours dehors, à manger dans la forêt, à faire du cheval dans la neige, à s'enfuir dans le brouillard, à dormir sous une grosse souche d'arbre et à s'émouvoir derrière des buissons, c'est qu'on y trouve des phrases comme : *«Le lépreux aveugle était maintenant à mi-chemin de leur cachette; à ce moment le soleil se leva et illumina sa face voilée.»*

Il y a un hic, cependant. Page 219, Dick se sort d'une mauvaise passe en faisant *«un conte assez semblable à celui d'Ali Baba»* à l'intention de *«trois simples marins qui l'entendaient pour la première fois»*. Oui, mais si on sait que le conte d'Ali Baba fut connu par le biais des *Mille et une Nuits,* elles-mêmes révélées en Occident grâce à Antoine Galland en 1704, comment se fait-il que notre jeune apprenti chevalier du hameau de Tunstall ait pu le connaître ? Ah, t'es eu !

M. L.

Robert Louis Stevenson
La flèche noire
Phébus, 1999, 275 p., Frs 39.60

Les livres que vous ne verrez pas en piles

Serge Bloch
Sam et son papa
Bayard, 1998, Frs 22.40

«Dans la voiture, on joue, on mange des bonbons, et puis tout le monde dort. Sauf papa ! Quand on arrive dans notre maison, bien sûr personne ne dort. Sauf papa !»

Rémy Simard & Pierre Pratt
Monsieur il était une fois
Autrement, 1999, Frs 24.30

«Il n'y avait pas de télé au village, que des orages à tout casser et des histoires à raconter. Des belles histoires, des courtes et des longues, des histoires à dormir debout et des histoires drôles à en faire pipi dans sa culotte.»

Alain Serres
Pain, beurre et chocolat
Rue du monde, 1999, Frs 21.20

«De très très près, Margaux fait soudain une étrange découverte. Dans l'ombre d'un petit recoin d'une bulle d'air de la mie de son pain, elle aperçoit le père de Jérôme, le boulanger.»

Gianni Rodari
Scoop !
Rue du monde, 1999, Frs 21.20

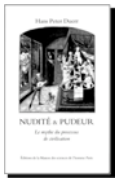
«Hier à 14h35, sur la nationale 897, il ne s'est pas produit une terrifiante collision dans laquelle n'ont pas perdu la vie cinq personnes.»

Annette Wieviorka & Claude Mouchard (dir.)
La Shoah, témoignages, savoirs, œuvres
Presses universitaires de Vincennes, 1999, Frs 38.–

Interrogations sur le témoignage à propos de la Shoah, qu'est-ce que témoigner ? comment témoigner ? pour qui et à quoi bon ?

Philippe Wellnitz
Le théâtre de Friedrich Dürrenmatt : de la satire au grotesque
Presses universitaires de Strasbourg, 1999, Frs 32.–

En considérant le grotesque comme une oscillation entre deux pôles, tragique et comique l'auteur apporte un nouvel éclairage sur l'ensemble des pièces de Dürrenmatt.

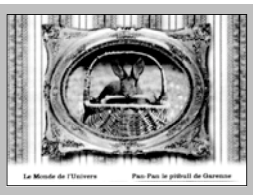


Hans Peter Duerr
Nudité et pudeur : le mythe du processus de civilisation
Maison des sciences de l'homme, 1999, Frs 53.–

En analysant les représentations de la nudité, de la sexualité et des fonctions corporelles, l'auteur entreprend une réévaluation des sources qui fondent la théorie courante, notamment la notion du processus de civilisation de Norbert Elias.

Un choix de la librairie Basta !

(Annonce)



Le Monde de l'Univers
Exposition de Plonk et Replonk
jusqu'au 3 juillet
Bleu Lézard, Rue Enning 10, Lausanne

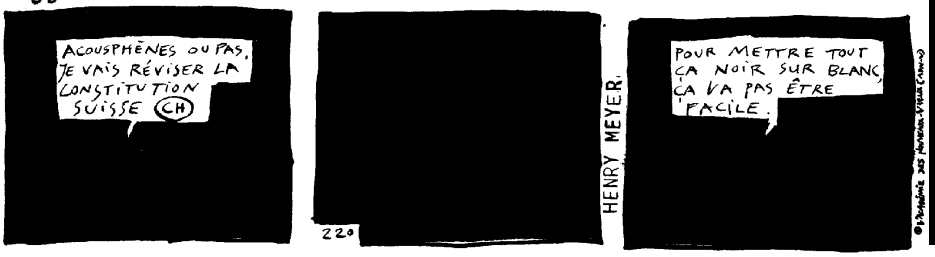
Événements culturels

La cinémathèque suisse passe enfin à la production!

Par ailleurs, il ne serait pas surprenant et totalement justifié si le Moloch d'Aleksandr Sokourov, *Le Temps retrouvé* de Raoul Ruiz ou *L'Humanité* d'Hervé Dumont subtilisaient le prix auquel il pourrait prétendre, celui, chacun pour leur extrême formel, de la mise en scène.

Thierry Jobard, in *Le Temps*, 22 mai 1999

Viens, femme, te rasseoir sur le banc…



Giuseppe Ferrandino
Pericle il Nero
Adelphi, 1998, 144 p.

John le Carré
Single and Single
Hodder & Stoughton, 1999, 336 p.

J'en connais qui chercheraient longtemps les points communs entre ces deux romans. L'un est d'un Napolitain, l'autre d'un British. L'un est en italien, l'autre en anglais. L'un est d'un auteur presque inconnu, l'autre d'un auteur célèbre et consacré. Pour les points communs, je vous aide. D'une part, tous les deux sont critiqués dans cette prestigieuse revue, ce qui n'est pas rien. D'autre part, ils parlent tous deux de mafias, même si elles ne sont guère identiques.

Ferrandino raconte l'histoire d'un petit, tout petit mafioso, Pericle, dont le job est original : *«Di mestiere faccio il culo alla gente»*. Même les italophobes comprendront. Le problème, c'est que Pericle se trouve pris dans une situation désastreuse pour lui alors même qu'il est en train de faire son dur métier avec le curé (amen). Fuite, poursuite, sur un ton badin, simple et simplement amusant.

La mafia de John le Carré est plus inquiétante, parce que moins traditionnelle. Elle se balade entre la Géorgie et la Turquie, elle fait des affaires, elle vend, elle investit, etc. Ici, le nœud de l'histoire est carrément œdipien : c'est un fils, un fils prodigue, qui trahit son père et révèle aux agents secrets les mystérieux trafics de ces mafiosi, dont un lucratif trafic de sang. Évidemment les banques suisses sont de la partie, notamment une mystérieuse «Cantonal & federal Bank in Zurich».

Je ne vous en dis pas plus. Simplement que ce sont deux romans tout à fait recommandables, l'un comme l'autre.

Et, en plus, ces deux livres ont été traduits en français. Dans la prestigieuse Série noire de Gallimard pour Ferrandino, ce qui n'est pas rien, tandis que le Carré se contente de Robert Laffont. *(J.-P. T.)*

André Thibaul & Pierre Knecht
Badadias et taborgniaux
Les insultes en Suisse romande
Zoé, 1999, 57 p., Frs 5.–

Après le prodigieux et mérité succès du *Dictionnaire suisse romand*, à la suite du magnifique cd-rom-mac-et-pécé qui en fut tiré, voici l'heure des éditions au format de poche. Le premier volume paru, dans un prix modique et une taille pratique pour offrir un cadeau typique aux hôtes de passage ou pour se faire comprendre à l'étranger, recense les injures, insultes, grossièretés et autres éructations couramment pratiquées entre la Versoix et la Sarine.

Les lémaniques découvriront ainsi *bouset* («crétin», JU), les paralémaniques *bedoume* («personne sans intelligence», VD) et les alémaniques apprendront que *tôtô* est attesté depuis 1906. Une preuve de plus que la lexicographie bien comprise contribue grandement à l'amitié entre les peuples.

Si l'on peut se réjouir de l'apparition de *taborgniau,* curieusement oublié dans les éditions précédentes –alors que *tablard* (dont la motivation est «obscure») y figurait en bonne place, on regrettera, malgré la richesse de l'éventail, l'absence de *tepole* («écervelée, idiote» clairement attesté dans le Chablais). *(C. S.)*

(Annonce)

Exposition

Le salon des refusées

du jury de la Société Suisse des Femmes Artistes pour l'exposition au château de Grandson et à l'Hôtel de Ville d'Yverdon «Dialogue avec une femme phare»

Jusqu'au 24 juillet 1999

En parallèle, une autre sélection au Centre Culturel de Morges, du 1er au 18 juillet.

Galerie Basta !
Petit-Rocher 4
Lausanne-Chauderon

(suite de la page 1)

Mourante la bête, mort le venin?

tologiques, l'auteur a décidé de prendre Le Pen par les cornes. Il rappelle les crimes commis par la cohorte des gros bras, il tient le compte minutieux des états de service (PPF, RNP, LVF, OAS) de bon nombre de dirigeants. Les lecteurs romands (4) s'intéresseront à une information qui explique peut-être la longue passion que le chef du FN voue aux mécanismes politiques helvétiques : le gros de sa fortune personnelle, captation de l'héritage des cimenteries Lambert, aurait fait l'objet d'une négociation avec la famille en la belle ville de Fribourg. C'est ainsi que la maison de Saint-Cloud, les liquidités, les avoirs en Suisse lui seraient revenus, alors que les actifs industriels restaient à la parentèle du défunt.

Jouant les fins stratèges, Konopnicki enrobe ces faits révélateurs d'une rhétorique nationaliste de gauche, dans le ton «arrachons le drapeau sacré des mains de ces impies». Certes, l'attitude fréquemment défaitiste de la droite française permet quelques belles envolées : *«Il importe aujourd'hui de combattre le Front national au nom de la nation elle-même. Il ne faut pas laisser ces gens-là se réclamer de la France. Ils la détestent. Ils récusent tout ce qui, de la Révolution à la Résistance, constitue l'identité réelle du pays.»* Mais la tentative de s'annexer le nationalisme s'avère vite une impasse, et l'auteur en vient à surenchérir en esprit cocardier (*«Le programme du Front national n'envisage nullement de faire briller la France, de rehausser son rôle en Europe et dans le monde.»*), à réinventer le délit ubuesque de sabotage économique (*«Lorsqu'un Français choisit les placements spéculatifs à l'étranger, il agit délibérément contre la France.»*) et même à se lancer dans l'annexionnisme linguistique (*«Au Parlement européen, les députés frontistes se sont alliés au seul parti antifrançais représenté dans cette assemblée. Ce parti, le Vlaamsblock, lutte contre le rayonnement de la langue française…»*). Konopnicki a passé une partie de sa jeunesse dans les rangs du PCF : on pourrait légitimement voir là l'origine de ce discours néo-thorézien.

Christian Clamecy
Lettre à un ami qui part pour le Front
Arléa, mars 1998, 157 p., Frs 29.20

Faire le travail à sa place

Chez Arléa, Christian Clamecy s'adresse à son pote Thierry (qui ne peut être que son beauf) pour le convaincre de cesser de voter Le Pen. Cette *Lettre à un ami qui part pour le Front* procède d'une lecture méticuleuse des textes fondamentaux du frontisme, accompagnée d'une mise en évidence de leurs contradictions, et des absurdités qu'engendrerait leur mise en application.

L'épître à Thierry devait logiquement donner une explication à la montée électorale de l'extrême droite. Elle ne tarde pas, confondante de sottise : *«Comme moi, tu as voté pour Jacques Chirac en 1995. Comme moi, tu as contemplé avec une consternation croissante l'action chaque jour plus incompréhensible de M. Juppé. Comme moi, tu as accueilli avec une incrédulité apitoyée la décision présidentielle d'un hara-kiri électoral…»* Plus loin, l'auteur évoque *«l'élan de sympathie que finit par provoquer chez de plus en plus de gens la persécution systématique dont, il faut bien le dire, le FN et ses dirigeants sont victimes.»* La faute à Mitterrand, la faute à la télé, la faute à la représentation proportionnelle, on aurait pu croire que toutes les mauvaises raisons étaient épuisées, il manquait la faute à Chirac et la faute aux antiracistes !

Pour montrer son esprit vachement libre, Clamecy n'hésite pas à retenir diverses mesures proposées par le FN (supprimer les allocations familiales aux immigrés, refuser toute prestation sociale aux clandestins et à leurs enfants, interdire la double nationalité). Et de rêver à une belle droite bien raide, type Chevènement ou Seguin première manière. Bref, ce livre est une réplique fidèle du pari pasqualien (Charles) d'autrefois : qui votera encore pour le FN si le gouvernement applique son programme ?

Roger Martin
Main basse sur Orange
Calmann-Lévy, sept. 1998, 253 p., Frs 36.20

Un parti provençal ?

La gestion –pagnolesque– de Toulon par les Le Chevallier, comme celle –offensive– de Vitrolles par les Mégret, a attiré l'attention des médias. Le maire de Nice, ayant quitté le Front peu avant d'être élu, bénéficie de l'insularité traditionnelle de la quatrième ville de France. Et Orange ?

Orange, chef-lieu de canton du Vaucluse, trente mille habitants, sa garnison, son arc de triomphe, ses chorégies, sa bibliothèque d'où *Le Monde de la Musique*, *Le Courrier de l'Unesco*, *Je Bouquine* et *Okapi* sont bannis.

Main basse sur Orange, écrit par un polardeux un tantinet brouillon, dresse une chronologie de cette prise du pouvoir municipal par un maire roublard et des idéologues venus pour une part des milieux catholiques intégristes et pour le reste (la cohabitation doit être animée) des groupuscules nationaux-révolutionnaires, rockeux, païens et allumés, espèces de S. A. modernes. Pourtant, l'auteur n'a guère pu relever de violences physiques (mis à part l'incendie inexpliqué du local servant de temple maçonnique). Tout s'est fait dans une utilisation tatillonne des lois et règlements existants, avec une forte propension au harcèlement juridique ; le maire Bompard et ses sbires pratiquent le droit de réponse et la plainte pénale avec frénésie. L'Etat jacobin leur retirant toute compétence dans les autres domaines, c'est dans le social et le culturel que sont perceptibles les choix de la nouvelle municipalité : réduction fulgurante des subventions aux associations qui déplaisent, suivie d'une réorientation de la manne vers sa propre clientèle ; épuration des personnels municipaux, qui permet de fournir des emplois aux proches, notamment à la famille du maire ; et de nombreux gestes symboliques, comme l'effacement de la mention «Liberté-Egalité-Fraternité» des documents officiels orangeois.

Le Pen: «Pas un centime pour les rebelles»
Il exclut tout partage et continue à se lâcher contre Mégret.

Site Internet de *Libération*, 1er février 1999

À ce qu'on en sait, Le Pen était opposé à la conquête des municipalités : choc du réel, inévitables affaires, tout allait discréditer son parti. Effectivement, et ce livre l'illustre abondamment, le parti de «l'extrême droiture» se révèle comme des plus vénaux, provoquant une rapide usure de ses cadres : défections, démoralisations et même opposition interne se sont multipliées autour du théâtre antique.

P.-A. Taguieff & M. Tribalat
Face au Front national,
arguments pour une contre-offensive
La Découverte, 1998, 141 p., Frs 12.40

Marquage à la culotte

Pierre-André Taguieff mène depuis des années un combat à part : analyser l'extrême droite telle qu'elle se présente aujourd'hui, sans se laisser aveugler par les analogies historiques. On lui devait déjà une éclairante analyse de l'évolution des doctrines racistes (5). Il a publié en septembre ses «arguments pour une contre-offensive».

Ce petit ouvrage procède d'une logique irréfutable et d'une cohérence certaine. Constatant l'insuccès de toutes les stratégies destinées à faire régresser le FN depuis quinze ans, il en dresse un bilan accablant, à commencer par la plus répandue : *«…la diabolisation du FN a bien vite montré ses limites à travers ses deux facettes : la dénonciation médiatique de Le Pen par des personnages du show-business, comme si ces derniers étaient les mieux armés pour argumenter contre le Front national, et, d'autre part, les appels naïfs aux tribunaux, comme si les tribunaux pouvaient à eux seuls régler des problèmes de société et remplacer la lutte politique.»*

Et l'auteur de prôner une attitude argumentative qui ne fasse pas l'économie de la réfutation de la propagande frontiste. Dans la deuxième partie du livre, une démographe, Michèle Tribalat, démonte minutieusement les analyses chiffrées prétendument scientifiques (comme le nombre des étrangers en France et leur importance dans le budget de la nation) que les lepéno-mégrétistes avancent régulièrement pour justifier leur programme. L'autre volet proposé est un retour à une attitude *politique*, qui, sans renoncer aux principes démocratiques, apporterait à un électorat en déshérence civique quelque chose comme des raisons d'espérer. Tous les sondages s'accordaient à constater que la cote du FN était nettement descendue dans l'opinion publique au moment des grandes grèves contre Juppé de la fin 1995.

À répéter «No pasaran, no pasaran» sur tous les tons, les militants de la bonne cause font certes leur devoir en rejouant la guerre d'Espagne, mais ils oublient que, pour citer Taguieff, *«le mouvement national frontiste est de moins en moins réductible à la figure de Le Pen, ses dirigeants ont un profil qui s'éloigne progressivement de celui des "nationalistes" de la génération de la Collaboration ou de celle des dernières guerres coloniales…»* Bref, comme l'Italie ou l'Autriche, et plus nettement encore après la scission des mégrétistes, la France aborderait les rivages du «post-fascisme».

La seule objection qu'on pourrait opposer aux auteurs est celle de la bonne foi : le FN, ou du moins son électorat, se compose-t-il vraiment de démocrates sincères qui ne demandent qu'à entendre des raisonnements solidement étayés ?

Michaël Darmon & Romain Rosso
Front contre front
Seuil, avril 1999, 125 p., Frs 15.20

Deux bêtes au lieu d'une ?

Partie récréative : deux journalistes nous proposent à chaud un petit récit du schisme frontiste. Si l'analyse n'est guère originale, le document vaut le détour, essentiellemnt pour les minutes sténographiques du Conseil national du FN le 5 décembre 1998. De ce véritable spectacle de Grand-Guignol, on retiendra surtout la puissance de la pluralité démocratique lorsqu'elle ressurgit au cœur même du monolithisme.

***

De manière frappante, la plupart de ces livres reflètent d'abord l'origine politique de leur auteur et leur position face à la société en général, même si l'on n'a retenu ici qu'une faible part de la production éditoriale sur le sujet. Cette confrontation d'idées risque pourtant de rester sans grands échos, tant la récente scène de ménage entre Bruno et Jean-Marie rejette le débat dans les limbes du spectacle, au profit d'un soulagement visiblement général. La mitose du Front national, qui débouche pour l'instant sur la coexistence d'un FN canal-historique et d'une réplique mégrétiste (6), ne peut que réjouir les démocrates. Ses effets électoraux seront sans doute dévastateurs. Mais le problème n'est pas résolu : personne n'est assuré que la scission dure plus longtemps que les artères du Menhir breton ; et aucun quorum électif n'effacera le fait qu'une partie de la population européenne se sent larguée, et se raccroche à son symbole le plus fort, la nation.

J.-F. B. et C. S.

(1) «De l'exception culturelle à la préférence nationale», in *Le Monde*, 17 avril 1998.

(2) La richesse de la contribution ne s'arrêtait pas là, puisqu'on y apprenait que *«Les Américains se dirigent vers l'argent. Et les Asiatiques vers la transcendance…»* ou que *«La politique est un spectacle dont les protagonistes, s'ils veulent triompher, doivent alternativement se rendre visibles en arborant une silhouette contrastée par rapport à la norme moyenne de la silhouette concurrente, et se faire discrets en affichant leur aptitude à rejoindre cette norme.»*

(3) Remarquez, on a bien vu ces derniers temps *L'Hebdo* expliquer la guerre de 14-18 par la cruauté du Kaiser Guillaume II…

(4) Pas ceux qui se contentent des entretiens complaisants effectués lors des limnothérapies lémaniques de l'affreux : *«–Vous paraissez en forme, à 70 ans… / – Oui, je suis au virage de la septantaine. Et des septantaines comme la mienne, j'en souhaite à beaucoup. / – N'y a-t-il pas dans votre entourage des gens qui vous trouvent vieux et souhaiteraient que vous passiez la main ? / – Je leur dirai de me présenter leur femme ! Ou de faire avec moi un concours de pompe. Ou un bras de fer. Je les plierai.»* («En cure au Mont-Pèlerin, Jean-Marie Le Pen annonce sa candidature pour 2002. Ou plus tôt…», propos recueillis par Luc Debraine et Alain Campiotti, in *Le Temps*, 30 juillet 1998)

(5) *La force du préjugé* (La Découverte, 1988), voir *La Distinction* n° 12.

(6) FNUF et FNMN : on a les acronymes qu'on mérite !

Faits de société

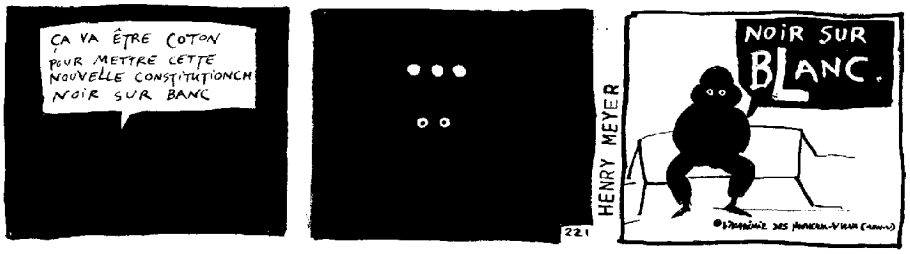
Après avoir vaillamment combattu l'enseignement renouvelé du français, «La Nation» invente l'orthographe vaudoise!

D'autres personnages voient leur caractère modifié: Debluë a été captivé par la personnalité paradoxale du Messager boiteux: celui qui est appelé à transmettre les nouvelles rapidement est un impotent.

Ailleurs, on s'interroge: le subtile hommage au Ramuz de l'*Histoire du Soldat* dans l'*Apparition de saint Martin* sera-t-il secondé par des stravinskismes dans la partition?

Jean-Blaise Rochat,
«Les saisons d'Arlevin», in *La Nation*, 23 avril 1999

Viens, femme, te rasseoir sur le banc...



Sweet old sixties

La Nouvelle Vague a 40 ans

BELMONDO se promène sur les Champs-Élysées avec Jean Seberg dans *A bout de souffle*, alors que Jean-Pierre Léaud fait *Les 400 coups* au fond de la classe et que Brialy joue *Les cousins* en robe de chambre, à se verser de grandes rasades de whisky, débitant ses tirades d'étudiant fils à papa. Belmondo est coiffé d'un chapeau feutre de privé, Jean-Pierre Léaud est quasi tondu comme tous les potaches de l'époque, et Brialy arbore sa désormais éternelle raie de côté, mais tous participent d'un mouvement qui n'a rien de capillaire, la Nouvelle Vague, qui a toutefois la particularité de faire se dresser le poil des vieux cinéastes français. Voici donc 40 ans, la guerre d'Algérie en toile de fond, la jeunesse dorée se balade en scooter, se saoule la gueule au son des électrophones portatifs, drague, parle jusqu'aux aurores, la clope au bec et la cravate à peine nouée, tandis que Truffaut, Godard, Chabrol et d'autres se mettent au long métrage.

François Truffaut, *Jules et Jim*, 1961

Ça n'a pas raté, il a fallu que la critique française marque le coup en publiant quelques bouquins pour se souvenir de sa folle jeunesse et la rappeler à sa progéniture. L'approche de l'an 2000 a le même effet que la venue de Noël. Avant le retour du petit Jésus, il faut entamer enfin sa procédure de divorce, commencer d'arrêter de fumer. Avant le «tournant» de l'an 2000, il faut commémorer. Le 700e, les Vignerons, la mob, la révolution vaudoise ont eu du bol, ils échapperont au bug. Par contre, il y a des gens pas consciencieux qui vont rater le coche. Est-on vraiment sûr que «2001 l'Odyssée de la Konf» aura lieu? Pourra-t-on se bronzer sur un arteplage non virtuel? Pas sûr. On ne parle pas des mauvais qui agendent leurs batailles de boules de neige en 2006. L'édition française a bien joué dans le domaine du cinéma. In extremis avant le 3e (millénaire, donc), le centième anniversaire a été célébré par une avalanche de publications plus ou moins intéressantes et plus ou moins papier-glacées. Et rebelote pour les 40 ans de ce mois de mai 1959, où le festival de Cannes consacra une nouvelle génération de réalisateurs.

Parmi d'autres, trois livres nous rappellent ces débuts de sixties mythiques, quand Bardot disputait la «une» de *Paris Match* au général De Gaulle. Dans *La nouvelle vague. Une école artistique*, Michel Marie, bon professeur, nous explique tout en 128 pages dans la Collection 128 de Nathan Université. Comme c'est maintenant un peu obligé pour s'acquérir une réputation de sérieux, Michel Marie affiche en préambule une analyse des aspects économiques et techniques du mouvement. Pas de crainte à avoir, il n'est pas allé trop loin, à part quelques tableaux nous montrant que les films Nouvelle Vague ont fait d'abord beaucoup d'entrées avant de se casser la gueule comme le reste de la production française à l'arrivée de la télévision, ou des indications sur les montants des prêts familiaux qui ont permis aux Chabrol et Truffaut de bénéficier ensuite de l'aide à la qualité pour leur deuxième film. Sérieux, bien pour débuter.

À côté de nombreuses photos de tournage ou d'images extraites des films, Antoine de Baecque insiste sur l'aspect «mouvement de jeunesse» de la Nouvelle Vague et, comme les cinéphiles de l'époque, découpe dans les *Cinémonde, France-Observateur, Arts* ou *Cahiers du Cinéma*, la silhouette de femme libérée de BB, le visage de la jeunesse, celui de Françoise Sagan, ou le portrait de groupe des «Jeunes Turcs», critiques des *Cahiers du Cinéma* qui passeront à la réalisation. Richement illustré, bien pour continuer.

La Petite bibliothèque des Cahiers du Cinéma a trouvé le filon. Pour éviter au lecteur de se fatiguer à rechercher les anciens numéros des Cahiers, elle réédite à toute occasion des textes parus dans la célèbre revue. La quadrature de la Nouvelle Vague lui en fournit une nouvelle occasion. On trouve dans un de ses derniers volumes, intitulé justement *Nouvelle Vague*, la réédition d'interviews avec les réalisateurs-auteurs-principaux animateurs du mouvement dont les considérations ont quelque peu perdu de leur intérêt au fur et à mesure des calvities et grisonnements. Échevelé, moins bien pour terminer.

J. M.

Michel Marie
La Nouvelle Vague. Une école artistique
Nathan, 1997, Frs 16.–

Antoine de Baecque
La Nouvelle Vague. Portrait d'une jeunesse
Flammarion, 1998, Frs 46.10

La Nouvelle Vague
Cahiers du Cinéma, 1999, Frs 24.30

Nice recent nineties

Une révolution de velours dans un gant de fer

LA tradition de Hašek, de Hrabal, de Kosztolányi et de tous les autres grands humoristes d'Europe centrale devrait nous fournir un jour ou l'autre un grand récit loufoque de la chute du régime communiste et de l'irruption du libéralisme sauvage dans cette contrée. Lajos Grendel, un Hongrois de Slovaquie, a tenté l'essai en narrant à sa manière les changements à Bratislava/Pozsony/Preßburg –le triple toponyme de cette ville donne déjà une idée de l'ampleur du problème…

Le récit débute par la classique délation enfantine, passage obligé de tous les totalitarismes: très jeune, le héros décrète que plus tard il sera Lénine: «*– Pas Lénine, mais camarade Lénine,* corrige le bureaucrate local. – *Lénine ne peut pas être un camarade, parce que les camarades sont tous des rouges, et que papa voudrait les savoir à tous les diables.*» Cette foi amènera par la suite ce personnage lunaire au poste de cadre intermédiaire dans un institut clandestin de recherches sociologiques qui enquête, par exemple sur la prostitution («*maladie infantile du socialisme développé, qui se manifeste ici ou là, la plupart du temps dans les quartiers où logent les touristes occidentaux*») ou la pauvreté («*Il n'y a pas de pauvreté chez nous. Mais s'il y en a, c'est de la faute aux pauvres!*»).

Victime d'un complot, le héros se trouve séquestré pendant la «révolution de velours». Lorsqu'il ressort, il a toutes les peines du monde à comprendre ce qui s'est passé: «*– Nous avons gagné,* lui dit alors un passant. – *Qui?* – *Nous.*» Puis il demande l'avis d'un autre promeneur: «*– Qui a gagné. – Eux. – Mais alors qui a perdu? – Nous.*»

La perpétuation de l'institut sous un nouveau nom, la nouvelle carrière qui s'offre aux anciens cadres et la reconversion du héros en gardien de zoo concluent rapidement ce roman un peu brouillon. Le-grand-récit-loufoque-de-la-chute-du-régime-communiste-et-de-l'irruption-du-libéralisme-sauvage, ce sera pour une autre fois…

C. S.

Lajos Grendel
Les cloches d'Einstein
Ibolya Virág, janvier 1998, 201 p., Frs 32.80

Manipulations

Des touristes enrôlés dans les maquis de l'UÇK

***24 Heures*, 29 avril 1999**

Révélations

Les notables vaudois prennent la tangente

VAUD • Le paquet se ficelle peu à peu

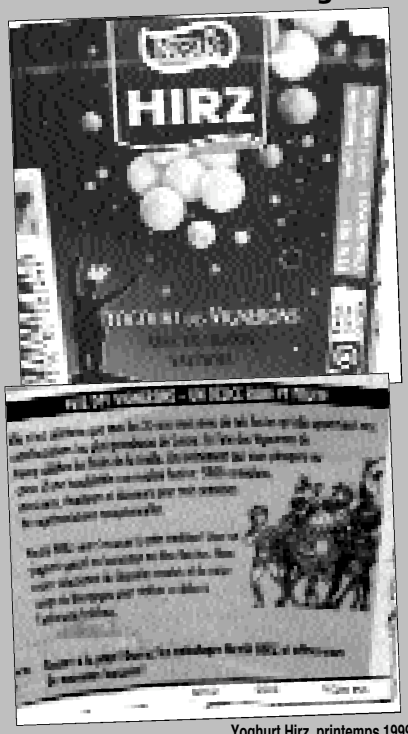
Table ronde: dernière ligne droite

La table ronde sur les finances vaudoises doit achever ses travaux en principe

***Le Temps*, 17 mai 1999**

Délires éthyliques

Une multinationale veveysane prétend démembrer la République française



Yoghurt Hirz, printemps 1999

Viens, femme, te rasseoir sur le banc…

Mempo Giardinelli
Le dixième cercle
Traduit de l'espagnol (Argentine)
par Daniel Fernandez
Métailié, 1999, 103 p., Frs 12.50

Au grand jour, du moins, la vie est paisible à Resistencia, qui a tout d'*«une petite ville nord-américaine, enclavée par erreur dans le nord-est argentin»*, sinon qu'une *«ceinture de pauvreté l'entoure, de celles que les Nord-Américains ne laissent jamais voir»*. Romero, le narrateur, évolue avec aisance dans ce royaume des conventions. Divorcé, deux enfants qui font de bonnes études, attentionné avec sa mère, promoteur immobilier prospère, notable local, Romero a bien sûr une maîtresse, la superbe Griselda, militante dévouée de tout ce que la ville compte d'œuvres de bienfaisance, et qui se trouve être comme il se doit l'épouse de son associé et meilleur ami, lequel semble ne rien ignorer de son état de cocu, mais fait comme si de rien n'était.

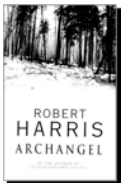
Pour Romero, tout est *under control*. Et pourtant… *«Si un homme près de la cinquantaine qui se sent un homme mûr, dans le sens où il a fait ce qu'il a voulu et pu faire, ressent un mélange d'ennui et d'inquiétude, il n'a que deux possibilités : ou commencer à se préparer à la vieillesse, satisfait de ce qu'il a fait ou déçu par ce qu'il a manqué, ou brûler ses dernières cartouches et jouer son va-tout.»*. Notre homme optera pour la seconde possibilité.

Voilà que soudainement, la passion clandestine et charnelle qui unit Romero à la pulpeuse Bovary du Chaco ne s'accommode plus de l'existence de l'ami et mari trompé. Ils décident de le supprimer.

La tâche n'est pas aisée lorsqu'on manque d'expérience : tuer quelqu'un peut s'avérer un acte aussi brutal –le lecteur n'est pas épargné– que bruyant, qui alerte les voisins. Ceux-ci en feront les frais, comme tous ceux qui, délibérément ou par malchance, s'interposeront dans la fuite des amants. Impossible en effet de laisser des traces à Resistencia, où les bruits se propagent plus vite que sur l'Internet. Mais où fuir ? Ils n'y avaient pas songé auparavant, et le Chaco argentin est un espace sans repères. Ce court récit de la cavale d'un couple maudit qui finira par se maudire est construit selon une trame des plus classiques, ce qui est en soi loin de déplaire.

Variation sur un thème classique, donc, *Le Dixième Cercle* vaut par ce que vaut la dite variation. Le lecteur restera subjugué, pétrifié par la figure du héros, dépourvu de tout jugement moral, pour la bonne raison qu'il vit dans un pays, l'Argentine, qui en est selon Romero tout autant dépourvu. *«Que personne n'ait le front de me juger dans ce pays où après les militaires, qui ont été des porcs et des incapables, ce sont les mafieux, les violeurs et les fils de pute qui gouvernent maintenant. La seule différence est que ces derniers ont de meilleures manières. Ils sont plus présentables et les banquiers sont contents non seulement parce qu'ils gagnent des fortunes mais aussi parce que les nouveaux riches apprennent vite les bonnes manières.»*

Romero en a assez des «bonnes manières». Il n'y a pas de quoi le rendre plus sympathique. L'amour a bon dos dans tout cela. Mais l'amour se vengera. La question politique demeure. *(G. M.)*



Robert Harris
Archangel
Hutchinson, 1998, 421 p., £ 16.99

Lavrenti Béria aimait, dit-on, la chair tendre. Ses sbires du NKVD enlevaient nuitamment des jeunes filles, qu'il recevait ensuite dans sa demeure proche du zoo de Moscou. Les hurlements des loups accompagnaient ces viols. En mars 1953, par une de ces nuits durant lesquelles les gardes du corps du chef de la police politique soviétique veillent sur la détente du tortionnaire, le téléphone sonne : c'est Malenkov. Toutes affaires cessantes, Béria doit se rendre à Kountsevo, la datcha du vieux tyran.

Le nouveau roman de Robert Harris commence de manière hallucinante par ce témoignage d'un porte-flingue en train de vider le mini-bar d'une chambre de l'hôtel Ukraïna. Son interlocuteur est un historien anglo-saxon nullard venu à Moscou pour un congrès d'archivistes financé par une entreprise suisse (pourquoi suisse ?). Très vite, le lecteur va comprendre que Staline n'est pas tout à fait mort, qu'il a laissé quelque chose derrière lui… Mais en quoi consiste donc cette sorte de bombe à retardement ? Il s'ensuit une longue traque qui mène l'historien jusque dans les forêts d'Arkhangelsk.

La meilleure idée du livre est là : faire ressurgir les démons du passé dans le Grand Nord. Avec son climat polaire et ses sous-marins nucléaires en décomposition, la ville que Pierre le Grand voua à saint Georges est certainement une des portes par lesquelles les dragons pourraient sortir de l'enfer à notre époque.

Robert Harris nous a offert autrefois, sous couvert de roman policier, un grand ouvrage de réflexion sur l'histoire de l'Allemagne nazie, puis, déguisé en roman de guerre, un traité sur le cynisme en politique. Ce furent de très grosses ventes, les trente traductions des deux livres additionnés atteignirent les six millions d'exemplaires. Après Hitler et le second conflit mondial, il était logique qu'il en vienne à traiter d'une autre grande mythologie du siècle. Hélas, sa vision de la Russie charrie tous les clichés à la mode (corruptsia, prostitutsia, maffia par-ci maffia par-là) et le récit s'avère vite lourdingue et décevant, accumulant les dérives technologiques (gadgets électroniques en tous genres) et narratives (sentimentalisme naïf, cascade de rebondissements sans intérêt) destinées à faciliter l'adaptation cinématographique. Rançon du succès sans doute, l'auteur s'est manifestement *crichtonisé*. Dommage. *(J.-F. B.)*

Distinguos

Polémologie pratique

«NOUS avons déjà eu l'occasion de dire que savoir est une chose, et pouvoir une autre. (…) Mais comme on a pris l'habitude de résumer les connaissances nécessaires à l'exercice d'un art (connaissances qui, isolément peuvent être des sciences complètes) sous l'appellation (…) d'art, il est logique (…) d'appeler art tout ce qui vise un pouvoir créateur, par exemple l'art architectural, et science tout ce qui ne suppose qu'un savoir, comme les mathématiques, l'astronomie. Que toute théorie de l'art puisse inclure des sciences spécifiques complètes, cela va de soi et ne devra pas nous induire en erreur. Il faut cependant observer qu'il n'existe aucun savoir d'où tout art soit exclu ; en mathématiques par exemple, l'arithmétique et l'algèbre sont des arts, mais cela n'épuise pas toute la question. La raison est la suivante : si sensible et grossière que soit la différence entre savoir et pouvoir (…), il est difficile d'en tracer la ligne de démarcation parfaite chez l'homme lui-même. (…)

»En un mot, si un être humain doué de la faculté de connaissance sans celle du jugement est aussi inconcevable que le contraire, l'art et le savoir ne peuvent pas non plus être parfaitement séparés l'un de l'autre. (…) Encore une fois : le domaine de la création, de la production, est celui de l'art, mais lorsqu'on vise à l'investigation et au savoir, c'est la science qui est souveraine. Il ressort de tout cela qu'il est plus juste de dire art de la guerre que science de la guerre.»

Dans cette prose un peu «collante», persillée de stylistique kantienne, le familier détecte vite le mode d'exposition échelonné cher à Carl von Clausewitz, théoricien et praticien militaire prussien, conseiller des Russes dans leur campagne contre Napoléon, célébrissime auteur du *De la guerre*, que tout le monde connaît et quasi personne n'a lu.

Franchi l'obstacle de la langue, datée et qui plus est traduite, il vaut la peine de suivre Clausewitz dans ses développements et de voir comment il procède par approximations successives. Ainsi, dans le passage cité, il pose une conclusion provisoire (*il est plus juste de dire…*) après avoir, avec une conscience aiguë de la relativité des concepts qu'il utilise, établi un distinguo subtil entre la «science», qui vise à dégager sous certaines conditions des rapports permanents entre les phénomènes, et l'«art», qui cherche à produire un effet jugé désirable et, pour atteindre son but, s'assujettit tout le savoir disponible.

Ne nous refusons pas les voluptés louches de la partialité… Transposée de nos jours où fleurit à l'envi la plus immodeste et urticante pédanterie, la méthode critique de Clausewitz trouverait facilement, croyons-nous, à s'exercer. Pour nous limiter à quelques objets futiles ou moins futiles qui excitent communément notre verve caustique, nous voyons s'afficher, sur les tréteaux où s'agitent les charlatans modernes, aussi bien certaine arrogance médicale génératrice d'erreurs mutilantes, que la suffisance péremptoire des chantres d'une économie devenue totalement *impolitique* et que n'ont pas réussi à décoiffer, en un an, trois tempêtes monétaires et boursières ni l'ébouriffante cupessée d'un fonds spéculatif cornaqué par deux nobels de la finance. Épinglons aussi, pour l'anecdote, l'abyssale cuistrerie, dans les filières dites de la formation, de tant d'aliborons qui s'instituent sans rire «spécialistes des sciences de l'éducation». Le plus affligeant n'est pas les vendeurs d'illusion, mais qu'ils puissent prospérer parce que subsistent –si fort demeure le besoin de merveilleux, fût-il scientiste– des âmes assez simples pour se laisser jobarder.

Retour sur le théâtre de guerre

Au chapitre des jobarderies caractéristiques de cette confusion entre science et art, il faut ranger à nouveau –actualité récente oblige– l'imposture frelatée de guerres réputées «propres» grâce à l'extrême sophistication de l'armement. Une telle forme de guerre, si elle existait, opérerait quasiment l'improbable miracle de la transsubstantiation d'un art en une science, voire une science exacte. Mais la distinction polémique entre science et art, s'agissant de la guerre, n'était que provisoire. Et ici nous retrouvons, un échelon plus loin, la pensée souple et ductile de Clausewitz :

«Nous disons donc que la guerre n'appartient pas au domaine des arts et des sciences, mais à celui de l'existence sociale. Elle est un conflit de grands intérêts réglé par le sang et c'est seulement en cela qu'elle diffère des autres conflits. Il vaudrait mieux la comparer, plutôt qu'à un art quelconque, au commerce qui est aussi un conflit d'intérêts et d'activités humaines ; elle ressemble encore plus à la politique, qui peut être considérée à son tour, du moins en partie, comme une sorte de commerce sur une grande échelle. De plus, la politique est la matrice dans laquelle la guerre se développe ; ses linéaments déjà formés rudimentairement s'y cachent comme les propriétés des créatures vivantes dans leurs embryons.»

À compléter par ce passage, qui relève de ce qu'on n'appelait pas encore la théorie des jeux : *«La différence essentielle réside en ce que la guerre n'est pas une activité de la volonté appliquée à une matière inerte, comme dans les arts mécaniques, ni un objet vivant mais passif et soumis, tels que l'esprit humain et la sensibilité humaine dans les beaux-arts, mais à un objet qui vit et réagit.»*

Bien que nous ayons omis l'apport théorique majeur du grand Prussien (son magistral exposé comparé des formes offensive et défensive de la guerre et de leur relation asymétrique), les extraits présentés devraient suffire à persuader chacun de sa pénétrante lucidité. Aux dubitatifs nous suggérons la vérification expérimentale suivante : dans l'énoncé ci-après, substituer «techniquement avancées (resp. retardées)» à «(non-) civilisées», puis appliquer l'axiome clausewitzien à diverses configurations de l'histoire contemporaine (guerres mondiales, guerres locales sous l'équilibre de la terreur, guerres d'après la dissolution du communisme… *ad libitum*).

«Les âmes philanthropes pourraient alors aisément s'imaginer qu'il y a une façon artificielle de désarmer et de battre l'adversaire sans trop verser de sang, et que c'est à cela que tend l'art véritable de la guerre. Si souhaitable que cela paraisse, c'est une erreur qu'il faut éliminer. Dans une affaire aussi dangereuse que la guerre, les erreurs dues à la bonté d'âme sont précisément la pire des choses. Comme l'usage de la force physique dans son intégralité n'exclut nullement la coopération de l'intelligence, celui qui use sans pitié de cette force et ne recule devant aucune effusion de sang prendra l'avantage sur son adversaire. si celui-ci n'agit pas de même. De ce fait il dicte sa loi à l'adversaire, si bien que chacun pousse l'autre à des extrémités auxquelles seul le contrepoids qui réside du côté adverse trace des limites. Voilà comment il faut considérer les choses. Ignorer l'élément de brutalité, à cause de la répugnance qu'il inspire, est un gaspillage de force, pour ne pas dire une erreur. Si les guerres des nations civilisées sont beaucoup moins cruelles et destructrices que celles des nations non-civilisées, cela tient à la situation sociale de ces États, autant à la leur propre qu'à celle qui dicte leurs relations mutuelles. C'est de cette situation, et de ce qui la conditionne, que surgit la guerre : ce sont ces conditions qui la façonnent, la limitent et la modèrent. Mais ces éléments en eux-mêmes n'appartiennent pas à la guerre : ils y préexistent. L'on ne saurait introduire un principe modérateur dans la philosophie de la guerre elle-même sans commettre une absurdité.»

La prochaine fois, si Dieu veut, nous parlerons un peu de La Boétie et davantage de Simone Weil. *L. M. & F. M.*

Carl von Clausewitz
De la guerre
Minuit, 1980, 758 p., Frs 57.80

Viens, femme, te rasseoir sur le banc…

Comprendre les médias

Art chirurgical

Une réaction à un article parvient à un journal. Seule une partie est publiée : occasion pour saisir les finesses de la chirurgie sémantique appliquée au courrier des lecteurs.
Dans le texte ci-dessous, seuls les passages en italiques ont été publiés. Les mots entre crochets ont été ajoutés par la rédaction.
Chirurgien : *Domaine public*
Salle d'opération : n° 1374, 4 février 1999
Patient : texte critique sur la libre circulation des personnes

Libre circulation des personnes :

La médaille a un envers

L'enthousiasme juvénile de «Domaine Public» pour l'intégration européenne manque parfois d'une nécessaire distance critique.

Dans un article récent, *DP présentait la liberté de circulation des personnes dans une future Europe unie comme une chance pour la jeunesse suisse.*

Effectivement, *[Cependant] l'émigration des jeunes Suisses est aujourd'hui presque toujours un exil électif. De jeunes diplômés, souvent brillants et d'origine sociale élevée, vont à Paris, Francfort-sur-le-Main, Bologne, au MIT parfaire la formation supérieure qu'ils ont acquise ici. Plus personne ne quitte notre pays poussé par la misère, comme c'était le cas jusqu'au début de notre siècle. Culturellement bien dotés, souvent polyglottes, les émigrés suisses d'aujourd'hui réalisent souvent l'espoir fou de tous les émigrés : revenir un jour au pays vivre des bénéfices (culturels) qu'ils ont accumulés à l'étranger* (c'est le cas de l'auteur de ces lignes).

Mais il faut aussi rompre avec l'ethnocentrisme et se tourner vers ceux qui sont partis de chez eux pour venir travailler en Suisse. Main-d'œuvre non ou peu qualifiée, que le chômage, la misère des conditions économiques a chassée, ces émigrés ont bien décidé de partir un jour. Ont-ils pour autant choisi de s'en aller ?

Il ne faut pas oublier que les fondements du principe résident dans l'économique. La libre circulation des personnes établit définitivement le déplacement fluide du travail, au bénéfice du capital, dans un marché qui ignore les frontières. Peu, ou pas, au courant de ses droits, souvent difficile à organiser, la main-d'œuvre immigrée est une proie pour des entrepreneurs pris dans l'étau de la libre concurrence : bas salaires, travail au noir attendent ceux qui viennent, loin de chez eux, vendre leur seule propriété : leur force de travail.

La Suisse est un pays qui intègre bien les étrangers, grâce notamment à un contrôle social plus étroit qu'ailleurs et à un système scolaire performant, mais il ne faut pas oublier le sinistre potentiel xénophobe de notre pays, qui vient trop souvent aggraver le fardeau des immigrés.

Il est exact que les tracasseries administratives qui viennent ajouter leur mesquinerie à la misère de celui qui a dû partir disparaîtront. La Suisse, qu'elle adhère ou non à la Communauté européenne, devra supprimer l'ignoble statut de saisonnier, dont le modèle a fait les beaux jours de l'apartheid sud-africain. C'est là, pour nous, la principale, sinon la seule qualité du principe de libre circulation des personnes.

Pour le reste, il faut regarder ce principe en face et ne jamais oublier ce qu'il banalise : [[…]] *l'émigration est toujours un déchirement culturel et humain.*

Jean-Christophe Bourquin, [Lausanne]

Proposition d'exercice :

a) **Faire le catalogue des arguments non retenus.**
b) **Retrouver les règles de la chirurgie sémantique telles que les applique *Domaine Public* lorsqu'on parle de l'Europe.**

Faits de société

L'édition romande, toujours au top niveau!

Robert Walser

RÊVERIES
ET AUTRES PETITES PROSES

Traduction et préface de Catherine Sauvat

PRÉFACE

Il aura fallu longtemps pour que l'intempestif Robert [illegible]

plus féconds de la [illegible] moderne.

Frédéric BEUMONT
Pro-Libris IX

AVANT-PROPOS DU TRADUCTEUR

De 1913 à 1920, Robert Walser réside à Bienne, où il [illegible]

octobre 1918 dans la Neue Zürcher Zeitung.

Julien Hervier

Robert Walser, *Rêveries et autres petites proses*, L'Aire, septembre 1998, pages 5, 7-11 et 12-14

Musique

«La musique se situe à une telle hauteur que nul entendement humain ne saurait la saisir, et elle exerce une action à laquelle nul ne peut se soustraire, sans que personne soit cependant capable d'en rendre compte.» (Goethe)

Champagne pour les uns, Strawhisky pour les autres

Photo: Laurent Sambo

Thomas Randle à l'Opéra de Lausanne, mai 1999

EN photo, le ténor Thomas (ou Tom, il préfère) Randle, en mai dernier, dans sa tenue de ville, peu avant son entrée sur la scène de l'Opéra de Lausanne, le cuir noir encore sur la peau. Chanteur et acteur d'exception, il incarne admirablement Tom Rakewell, le rôle principal du *Rake's progress* (*La carrière d'un libertin*) d'Igor Stravinsky. Une révélation.

D'emblée, il m'avoue adorer Stravinsky et rejette clairement la critique musicale (qu'est-ce qui est lisse, sans oreille et avec une langue fourchue ? Le serpent ou la critique musicale) qui, depuis sa création à la Fenice de Venise, en 1951, accuse l'opéra de Stravinsky de plagiat, d'exercice de style et de pastiche, son auteur de néo-classicisme.

«Non, c'est juste du Stravinsky.»

Mais c'est quoi du Stravinsky ? Cette bonne question appelle une seule attitude, plus intelligente que mille réponses : l'écoute de sa musique (sur disques le plus souvent). Et pourquoi pas le *Rake's progress* ? Œuvre majeure, *«Elle sera facile à écouter, mais cette facilité est très dépensière de mon temps»* a-t-il confié à son éditeur. En fait, trois années, avec la complicité exemplaire des poètes anglais William Auden (lequel avait déjà collaboré avec Britten) et Chester Kallman. Tous deux ont écrit un texte diaboliquement génial et compréhensible dans un remarquable souci de mise en son toujours au service du compositeur.

Écoutons ! Et demandons-nous si les amateurs d'opéras, tant assoiffés de sentiments, apprécient la musique. Nous les questionnons (à Lausanne, plus de 4000 se sont déplacés) ; ils nous parlent, une flûte de champagne à la main, de décors, de lumière, de mise en scène, des chanteurs voire du chef et de son orchestre, à la rigueur, après deux ou trois flûtes, de l'histoire. Pas de la musique. Surtout pas celle d'un compositeur russe qui affectionne le whisky !

Ils aiment le spectacle, en l'occurrence une réussite totale, mais l'œuvre…

Encore un peu de champagne…

Pour les autres :
– Je recommande vivement deux versions du *Rake's progress* (sur double cd). D'abord la plus légitime puisque dirigée par Stravinsky soi-même, avec des chanteurs méconnus et l'orchestre philharmonique Royal (Londres 1964, le son est bon et le prix petit. Inclus, le livret en anglais avec la traduction française originelle –réf. : Sony 46299-2). Ensuite celle, nouvelle et médiatique, ce qui ne fera pas de mal à cette œuvre, dirigée par Gardiner avec Deborah York, Anne Sofie von Otter, Ian Bostridge, Bryn Terfel et l'orchestre symphonique de Londres (inclus, le livret en anglais avec une traduction française récente –réf. : DGG 459648-2).

Pour les mordus :
– Une étude passionnante consacrée au *Rake's progress* est parue aux éditions du CNRS en 1990.

Quant à Tom Randle, il n'a pas de plan de carrière et semble vivre au jour le jour. Je lui souhaite bon vent.

L. S.

Dissimulations dans la presse au sujet de la Broye profonde

La radio romande rétablit courageusement la vérité

«Brandons de Payerne. Lancement de la fête ce soir. Cortège des enfants demain samedi dès 15h30, avec plus de 1000 participants, et concert avec l'orchestre officiel du Mondial (gratuit). Dimanche, cortège à 10 fr. ; lundi, Nuit des chineuses, gratuit.»

L'Illustré, 10 février 1999

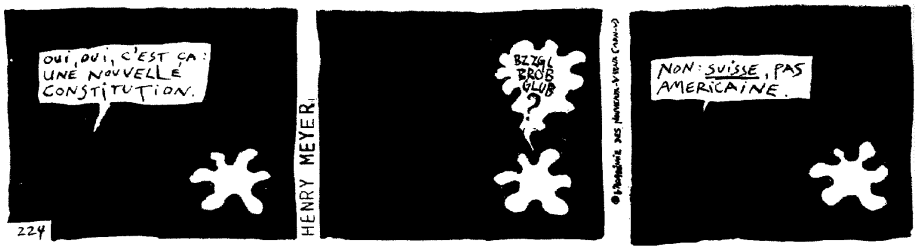
«Quant aux musiciens payernois, ils feront résonner leurs instruments jusqu'à l'aube de mardi, fin de la "Nuit des Chineuses"»

Le Démocrate de Payerne, 19 février 1999

«Liesse et folie ce week-end à Payerne pour les Brandons, l'un des plus anciens et des plus grands carnavals de Suisse romande. Il y a eu le cortège des enfants hier, il y aura aujourd'hui le grand cortège avec plusieurs dizaines de chars, et demain lundi la célèbre nuit des chieuses.»

Frank Leutenegger, RSR, *Infopile*, 21 février 1999, vers 10h00

Viens, femme, te rasseoir sur le banc…



Faits de société

Nouvelles inquiétantes au sujet de la libéralisation des mœurs à l'autre bout du lac de Genève

Chablais/Valais: abus sexuels

Philippe Bonvin veut innover

La Presse Riviéra/Chablais, 3 février 1999

Minna Bona

1983: Journal d'Afghanistan

(suite)

En 1983, pour Médecins sans Frontières, Minna Bona travaille six mois dans une vallée afghane. Chaque jour, ou presque, elle note dans un carnet à couverture cartonnée gris-bleu ce qu'elle voit et ce qu'elle vit: son *Journal d'Afghanistan*, que nous publions avec les commentaires nécessaires à sa compréhension, mais sans grandes retouches...

[10.10 suite]

Aujourd'hui on ne verra que des patients avec cartes, on commence à réduire le travail, on fait les statistiques. *[Pour pouvoir assurer le suivi des patients, nous avions utilisé un système de cartes rendez-vous, correspondant à un dossier médical établi. Nous avons donc refusé un certain nombre de* sardart, dull dart, *maux de tête, maux de ventre, et concentré les derniers moments aux cas plus lourds.]*

6000 patients en 3 mois, 1500 vaccinations. C'est bien, on est heureux. *[Env. 66 patients par jour… quand on sait que certains venaient de villages éloignés d'une semaine de marche, on commence à prendre la mesure de ces manques! Combien de temps et de volontés politiques pour que ces populations civiles aient accès à des soins, même les plus simples?]*

Le soir on refume, on est super, tous ensemble. Abdul Ahmad pleure, chante. C'est un type qui a une puissance. Je ne le sens pas mieux qu'avant d'avoir fumé, je l'ai toujours perçu tel que ce soir. Les autres partagent mon avis, je ne suis pas dans un délire amoureux. Je me marierais bien ici. Il m'en a encore parlé. Ça ne me fait pas tiquer. C'est même quelque chose qui me tiendrait très à cœur. Il me propose de le faire l'an prochain, ou d'en reparler en tous les cas quand je reviens. Ce serait drôle de célébrer deux mariages en même temps! Je rêve… Dors Bona! *[Il se serait agi du mariage de Marjolaine avec Émile, bien sûr.]*

11.10

Je pense beaucoup ces jours. L'an prochain, je reviens et je passe ici l'hiver. C'est décidé maintenant. L'équipe d'été suivante m'amènera des lettres et des affaires. Je ne sais pas comment la famille et les amis comprendront cela, mais ma vie me semble tracée ici, et non plus en Suisse. Aider cette population abandonnée et battue me semble un devoir et je me sens une volonté de fer pour leur porter secours, dans la possibilité de mes moyens. Je vais venir m'installer ici. *[Incroyable lors de ma relecture! Je ne me souvenais pas de cette très forte décision d'y retourner! surtout après une telle quantité de difficultés et de souffrances! Je crois que j'étais très à la recherche de nouvelles valeurs dans ma vie, et que cette possibilité de dépasser les limites était un moyen d'y parvenir. Je crois aussi que Cupidon jouait un rôle non négligeable dans cette affaire! Pourquoi pas? Haha.]*

12.10

De moins en moins de patients, c'est bien, on range. L'inventaire des médicaments restants. Avec A. Ahmad, nous dressons la liste des médicaments, leur usage, dosage. Leçon de répétition pour lui, il a un très bon bagage de connaissances médicales déjà. On rit, c'est détendu. Nadir s'est rapproché de nous. Il est là quand A. Ahmad part au *sangar [au combat].*

13.10

Il y a quelques tensions avec Mohammed Feda *[le compagnon de toujours, mais avec qui la relation était compliquée].* Il a profité de l'absence de A. Ahmad pour faire venir Zulfiali, un homme sur qui on ne peut compter. Il lui a même donné sans rien dire, du sucre, du thé et d'autres provisions rares. On verra bien ce que les explications donneront au retour des combats.

14.10

Aujourd'hui gros morceau: on veut faire le rapport médical de Yaftal. Il va falloir se creuser la cervelle! Après la matinée passée à discuter et plancher, on est presque prêts à deux heures. On parle beaucoup et on se détend. On a offert des cadeaux de départ à Abdul Ahmad: moi en thermolactyl, avec des chaussettes de laine pour l'hiver. Émile lui a donné un K–Way. J'ai aussi refilé la veste de l'armée israélienne *[!]* à Sher Jan. Il était fou de joie. Le soir, après avoir fumé, Abdul Ahmad nous fait une démonstration extraordinaire. À l'aide du K–Way et de sa poche «kangourou» il réalise sous nos yeux fascinés une opération chirurgicale de haut vol, en l'extrayant de sa poche comme un accouchement… On dirait un spectacle de mime… Génial. Pour une fois, on ne pleure pas, mais on partage avec lui nos rires et l'amitié. Eh oui, on risque de pleurer un peu quand on s'est laissé apprivoiser. *[Le Petit Prince, of course.]*

Je suis peu bien ce soir.

15.10

On doit partir aujourd'hui, je suis mal comme un chien. J'ai froid, je tremble, j'ai de la fièvre, je vomis! On est obligés de retarder le départ. On envoie déjà nos sacs en avant, sur les ânes loués à des habitants. Abdul Ahmad semble heureux. Il me dit qu'il m'aime. Marjolaine, Émile, et Nasir sont les seuls dans la confidence. Le soir, il me prend parfois la main, sous les *patous* dans lesquels nous sommes emballés! Cela semble enfantin, mais c'est comme ça. Je réagis vraiment fortement à ce départ, en fait, même si je suis heureuse de revoir le monde extérieur, je serais prête à rester ici.

16.10

Départ 9h00. On nous accompagne à Dega. Thé ensemble puis le départ, et la séparation d'avec Abdul Ahmad. *«Khoda a fez» [au revoir].* Je suis terriblement triste. Je pleure à chaudes larmes, comme si cela n'allait jamais s'arrêter. Marjolaine et Émile aussi! Arrivée à Argandara vers 16h00 où on nous

Le parking du dispensaire

coince dans une petite pièce sombre et sinistre. Merci Ziaulahak. On décide de donner 100'000 afghanis à Abdul Ahmad, par l'intermédiaire de Nasir, pour des médicaments et pour l'hôpital s'il se construit.

17.10

Nasir nous dit qu'il part, il pleure beaucoup, il a l'air tendu. On lui donne une lettre pour Abdul Ahmad, pour qu'il vienne chercher l'argent. Journée triste. Ziaulahak (Z) vient parler avec nous. Il est odieux. Il dit que les gens d'ici n'ont pas besoin de médecins, que c'est notre fric qui les intéresse, et c'est tout. Et que si des médecins ne viennent plus, cela ne fait rien! C'est vraiment une ordure ce mec, c'est la consternation dans le camp *[parmi nous].* D'un seul coup on se rend compte qu'on ne pourra pas revenir l'an prochain. La baffe est trop grande: on pleure, pleure, pleure. C'est la pire claque que l'on pouvait recevoir. Si notre travail avait été mauvais! mais tout le monde est unanime pour dire que ce que nous avons fait avec eux était formidable, tous sont contents de nous! Quel fumier ce type! il n'y a pas de mots assez forts pour qualifier l'ordure qu'il représente. J'ai recommencé à me ronger les ongles… c'est tout dire! C'est con, mais c'est comme ça, c'est viscéral. La journée se passe comme un cauchemar, triste, longue, horrible. Le soir surprise, Abdul Ahmad arrive. Il est essoufflé, il a fait le voyage à toute vitesse. Nasir est arrivé à Shel-i-Khurd et lui a dit que les «médecins» ont des problèmes. Il a sauté sur un cheval, et il est venu à toute vitesse. Il a mis 4h30 pour venir et Nasir avait mis 4h30 pour se rendre là-bas! Il a senti qu'on était dans un sale guêpier.

Je revois le visage de Z. avec son sourire mauvais quand il referme la porte de notre chambre-cellule sur lui: *«Famided? [Vous comprenez?]* J'ai peur. Abdul Ahmad nous écoute. Son visage s'attriste et se décompose au fur et à mesure. Il nous dit que quand on l'a quitté à Dega, il était heureux, il savait que dans sept mois nous serions de retour. Maintenant il est terriblement malheureux car il sait que l'on ne reviendra plus. Il semble découvrir les félonies et les sous-entendus du frère de Bassir. Celui-là aussi! Il doit bien être au courant de ce que fait son frère non? Je le crois aussi escroc que les autres!

18.10

Abdul Ahmad parle longuement avec Z. Bien sûr, lui aussi le déteste, et il essaie de percer un peu du mystère qui entoure cette attitude si dégueulasse envers nous. Nous revoyons Z. à qui nous demandons de nous rendre les 100'000 afghanis prêtés, puisque l'hôpital n'existe pas et que nous devons payer nous-mêmes notre voyage de retour, chevaux et mules etc. *[Il avait été convenu depuis Peshawar que les mudjahiddins nous aideraient pour le retour, que nous n'aurions pas à payer un centime. Mais là, chaque geste se payait!]*

Là, il commence un peu à flipper. Il dit qu'on peut les laisser là, que l'hôpital sera construit pour notre retour. Là on explose en lui disant que de toute façon, lui-même ne bénéficiera pas de cette aide! Peut-être est-ce aller trop loin? Il sent que nous marquons nous aussi des points. Il voulait nous emmerder, il l'a fait de manière magistrale, mais le fait que les médecins ne reviennent plus dans la région lui causera des ennuis auprès de Rabbani, chef en exil du Jamiat Islami, notre «commanditaire» pour la mission.

On lui dit que notre première visite à Peshawar sera pour lui, et qu'il sera mis au courant de la situation!

On nous soigne question bouffe! Super kebab, riz, *churua [soupe]* tout est délicieux.

Le cagibi reste cependant le cagibi. A. Ahmad a peur pour sa peau. Z. peut avoir des influences désastreuses. Abdul Ahmad nous demande d'acquiescer à tout ce que dit ce con. Il va rester en effet tout seul contre tous, après notre départ. Il est très isolé maintenant, à part Nasir, parmi ces gens pervers et hostiles. Il dit qu'il ne mettra plus les pieds à l'hostio *[notre dispensaire de Shel-i-Khurd],* qu'il va aller s'abrutir de guerre avec Mollabdullak *[un de ses amis commandant],* c'est horrible son désespoir. Que faire?

[Nous étions otages, et ne nous rendions pas vraiment compte de ce qui nous arrivait! Nous continuions à négocier, nous pouvions parler parfois à Abdul Ahmad, tout en étant enfermés à clé toute la journée dans cette pièce sombre et humide; c'était vraiment une situation tout à fait particulière.

Il me semble que Z. ne pouvait être totalement libre de ses mouvements, car son frère Bassir était le chef absolu du Badakhshan, même absent. C'est très certainement cela qui nous a sauvé la vie. Je pense que nous avons couru là le plus grand danger de la mission. Dans cette même région, quelques années plus tard, un logisticien de MSF a été tué, et l'infirmière violée. S'agit-t-il de cette bande? En tous les cas, je n'ai pu m'empêcher d'y penser, quand j'ai appris la terrible nouvelle.

On décide de rédiger une lettre pour Bassir, en lui expliquant les buts de notre venue ici, ce que nous avons vraiment pu achever. D'abord on fait un brouillon en français, puis la rédaction en anglais, jusqu'à minuit. Le document fait six pages. En conclusion, nous déconseillons à une quelconque équipe de revenir ici. C'est très difficile, mais la volonté des responsables sur place est clairement remise en question!

19.10

Cette lettre est remise à Abdul Ahmad, avec une copie pour lui, une pour Bassir, une pour Rabbani et une pour MSF *[tout est copié à la main à quatre exemplaires].* C'est un très bon coup de poing dans la gueule de Z. On parle de lui en termes très froids et on décrit son incompétence et son attitude désagréable. Aujourd'hui, il est d'ailleurs tout miel. Il vient nous jouer une comédie géniale, où on a de la peine à retenir nos rires de mépris, et les crachats qu'on lui enverrait bien au visage *[quelle colère!].* Il prétend s'intéresser à notre travail, nous demande des nouvelles de Shel-i-Khurd. J'ai oublié de mentionner qu'il a eu l'audace de nous demander notre livre de comptes pour voir ce que l'on a dépensé! En effet, ces salauds de Karim et Feda ont prétendu que nous avions donné de l'argent à Abdul Ahmad. Évidemment Z. saute sur l'occasion pour nous interroger serré. Abdul Ahmad est blanc comme un linge. Je sauve la situation en disant que cet argent lui a été donné pour acheter des médicaments et qu'il nous a été rendu, faute d'obtenir ce que l'on voulait, ce qui est vrai. Je vois ses traits se détendre, et il m'envoie un sourire éclatant. Z. est trop stupide, il ne voit pas cela.

Je continue sur ma lancée, en constatant que Feda a dépensé en deux mois 42'000 afghanis pour des poules et des pommes-de-terre, alors que Nasir, pour la même période (ou presque) et les mêmes marchandises, n'a dépensé que 12'000 afghanis. Juste, en passant… on peut en déduire ce que l'on veut. Nous savons maintenant que Feda a trahi notre confiance, comme Karim, et c'est dur.

C'en est trop! Maintenant voilà Z. qui s'amène avec des cadeaux promis: chacun devait recevoir un manteau, une toque de fourrure, des pantalons, des écharpes, les filles des bagues, et enfin des *chambouz [bottes d'hiver].* Et voilà ce que l'on reçoit: les filles une bague en lapiz et chacun une paire de chaussettes, c'est tout!

C'est pas mal. Z. nous promet des pantalons, il pousse même la plaisanterie jusqu'à faire venir le tailleur pour prendre nos mesures. Dans l'atelier, on s'affaire, on coupe et on coud. Eh oui, on part demain. Si les pantalons ne sont pas prêts, on nous les apportera à Sundara, prochaine étape. On peut aller enfin à la rivière, cela nous détend un peu. Z. est de plus en plus mielleux, il nous offre le thé. Visiblement il sent qu'il est allé trop loin, et il cherche à se racheter à tout prix, l'ordure. Abdul Ahmad est parti en éclaireur à Sundara. Il veut faire bloquer la route de Faisabad pour que nous puissions passer et atteindre la rivière et la traverser, sans que les Russes nous repèrent. Comme les *mudjs* ferment régulièrement la route, on ne se doutera pas que les *tabiba e françaoui [toubibs français]* se déplacent. Z. arrive enfin avec l'argent qu'il doit nous rendre. C'est une longue tâche de compter ses billets de 100 et de 50, il a de la peine à nous les rendre! Il insiste encore une fois, sans succès, pour que nous laissions l'argent pour l'hôpital! Après tout le négatif qu'il nous a sorti! Il est répugnant! Il s'est transformé en larve rampante. Il prétend que l'on doit se quitter amis, que tout va bien, que tout le monde est bien. On joue le jeu pour Abdul Ahmad, il ne faut à aucun moment que ce salaud sente la complicité et l'amitié extraordinaire qui nous lient à lui. Cela lui ferait trop plaisir de l'emmerder dès notre départ! Quel fumier! Les qualificatifs ne sont pas assez forts pour le décrire. Il a d'ailleurs refusé l'autorisation de nous accompagner jusqu'à Teshkan. Abdul Ahmad ne pourra franchir la rivière avec nous –mais nous l'avions quitté à Dega, et il sera encore avec nous pour quelques jours!

(à suivre)

Viens, femme, te rasseoir sur le banc...